

LA DIONYVERSITÉ

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Ecrivains
et poètes
engagés

8, 14, 21, 28
avril 2009

Site : www.dionyversite.org – Contact : upsd@no-log.org

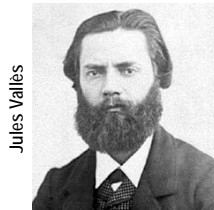
ÉCRIVAINS ET POÈTES ENGAGÉS



Georges Darien



Octave Mirbeau



Jules Vallès



Félix Fénéon



Dashiell Hammett



Jean-Patrick Manchette

Intellectuels, anarchistes, engagés...

Parler d'engagement pour les écrivains anarchistes de la fin du 19e siècle est anachronique : la notion d'engagement et le conflit entre convictions politiques et pratiques artistiques est un phénomène relativement récent. Pourtant, c'est bien la figure de l'artiste engagé qui se dessine dans les années 1880, avant même le déclenchement de l'affaire Dreyfus.

À la base de la conception de la littérature des écrivains anarchistes, on trouve en effet l'idée que l'art ne peut rester indifférent à la misère du monde. À une période où l'art pour l'art attire de nombreux artistes, certains font le choix de plonger dans la mêlée sociale, d'accepter des responsabilités, de renoncer à des privilèges liés au statut d'artiste. Il ne faut pas non plus oublier ici la spécificité des idées libertaires : les anarchistes ne pouvaient que refuser toute littérature de "propagande" (entendue au sens moderne du terme), littérature "instrumentalisée". Leur ambition n'est pas d'asservir la littérature, mais au contraire, en l'engageant, de lui redonner ses pleins pouvoirs - comme le montre l'analogie entre la bombe et le livre.

Témoin de ce phénomène est l'apparition du mot intellectuel, qui, avant d'être popularisé lors de l'affaire Dreyfus,

est employé dans les mouvements marginaux, cénacles littéraires et milieux anarchistes, dès les années 1880. Le Procès des Trente signe la naissance de l'intellectuel, en établissant que l'écrivain peut être jugé et condamné pour ses écrits. Plusieurs sens co-existent à l'époque, mais chez certains anarchistes, comme Félix Fénéon par exemple, l'intellectuel de l'anarchie désigne un certain type d'écrivain mêlé à l'agitation anarchiste, qui récuse toute forme d'autorité et se mêle de tout. Pour Bernard Lazare ("Anarchie et littérature", 1894), c'est l'artiste responsable de ses actes et écrits - et désintéressé. Car il ne suffit pas d'écrire des textes revendicatifs - il faut aussi s'engager soi-même dans la lutte sociale afin de n'être pas, comme Victor Hugo, seulement un grand écrivain (« *Victor Hugo reste un littérateur incomparable. Et après ?* » lit-on dans *L'ami du peuple* en mai 1885).

Ainsi voit-on à la fin du siècle proliférer des écrits de combat. Ces textes - poèmes, chansons, pièces de théâtre, ou romans - ont un souci constant, celui d'être en prise directe avec la réalité sociale. Ils sont donc inscrits au cœur des luttes sociales et politiques de leur époque et revendiquent un clair dessein politique. Sans chercher à dispenser une idéologie, ils prônent la liberté, l'émancipation, et proposent des moyens - mis en scène dans la fiction - pour y parvenir. « *La libération consiste à procurer aux individus le droit de se libérer, chacun selon ses besoins.* » écrivait le dramaturge norvégien Ibsen en 1884. ■

Auteurs de chansons, pièces de théâtre, récits...

Jean Ajalbert, Émile Bans, Victor Barrucand, Victorine Brocher, Eugène Châtelain, Léon Cladel, Jean-Baptiste Clément, Gaston Couté, Georges Darien, Lucien Descaves, Manuel Devaldès, Georges Eekhoud, Sébastien Faure, Félix Fénéon, Henry Fèvre, Gustave Geffroy, Ernest Gégout, Mécislas Golberg, Jean Grave, André Ibels, Lucien Jean, Théodore Jean, Jules Jouy, Gabriel de La Salle, Bernard Lazare, Georges Leneveu, André Léo, Achille Leroy, Maxime Lisbonne, Louise Lumet, Charles Malato, Constant Marie, Octave Mirbeau, Lucien Muhlfeld, Paul Paillette, Émile Pataud, Auguste Percheron, Émile Pouget, Pierre Quillard, Louise Quitrine, Adolphe Retté, Jehan Rictus, Paul Robin, Nelly Roussel, Han Ryner, Séverine, Vera Starkoff, Laurent Tailhade, Jules Vallès, André Veidoux, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Michel Zévaco, Zo d'Axa...

Conférences-débats

■ Mercredi 8 avril à 19h00

Ecrivains engagés de la fin du 19e siècle
avec Caroline Granier

■ Mardi 14 avril à 19h00

Gaston Couté, poète rural anarchiste
avec Jean-Claude Richard (lectures : Bruno Daraquy)

■ Mardi 21 avril à 19h00

Albert Camus et les libertaires
avec Lou Marin

■ Mardi 28 avril à 19h00

Polar & roman noir : littérature plus engagée ?
avec Jean-Bernard Pouy

Gaston Couté, poète rural anarchiste

« Qu'est-ce qui peut bien valoir à Gaston Couté, mort en 1911 à l'âge de 31 ans, une audience que bien d'autres poètes ont perdue ?... »



Gaston Couté (1880–1911) - dessin Grandjouan

La réponse est dans les textes. Lisez-les et comparez deux époques. Jugez s'il y a quelque chose de changé fondamentalement dans la société. N'est-elle pas sur ses bases, en 1976, telle qu'elle était en 1900 ?...

L'injustice, l'hypocrisie, la veulerie, la couardise, le nationalisme, la connerie..., autant de maux qui nous sont familiers et d'attitudes qui nous habitent parfois ("parfois" pour ménager les susceptibilités).

Lisez... Mais une précaution : lisez-les vous. Oui ! Les textes de Gaston Couté sont presque tous écrits pour être dits. Il faut parfois donc "se les lire". Les entendre. Ils ont le rythme de la parole. Ils sont "à la bouche", pas pour les yeux... Bien sûr, vous contestez : Pourquoi les avoir imprimés ? Et alors, vous auriez voulu qu'on vous les livre en disque, modulation de fréquence et radio-guidage ?

Puissent ces textes redonner ou donner à quelques-uns le goût de la parole.

Gaston Couté, un poète à dire tout haut. »

Introduction au tome premier des éditions complètes du poète en 5 volumes. Le Vent du Ch'min, Saint-Denis, 1976

BIBLIOGRAPHIE

Caroline Granier : Quitter son point de vue, quelques utopies anarcho-littéraires d'il y a un siècle (*Editions du Monde Libertaire*)

Caroline Granier : Les briseurs de formule : Les écrivains anarchistes en France à la fin du 19^{ème} siècle (*Ressouvenances*).

Jean-Bernard Pouy : Une brève histoire du roman noir (*L'œil neuf*, 2009)

Lou Marin : Camus et les libertaires (*Egrégories*)

Claude Mesplède : Dictionnaire des littératures policières (*Joseph K*, 2007)

LE GÂS QU'A MAL TOURNÉ

Dans les temps qu'j'allais à l'école,
- Oûsqu'on m'vouèyait jamés bieaucoup, -
Je n'voulais pàs en fout'e un coup ;
J'm'en sauvais fêr' des caberiales,
Dénicher les nids des bissons,
Sublailler, en becquant des mûres
Qui m'barbouillin tout'la figure,
Au yeu d'aller apprend' mes l'çons ;
C'qui fait qu'un jour qu'j'étais en classe,
(Tombait d' l'ieau, j'pouvions pàs m'prom'ner !)
L'mét'e i m'dit, en s'levant d' sa place :
"Toué !... t'en vienras à mal tourner !"

Il avait ben raison nout' mét'e,
C't'houmm'-là, i d'vait m'counnét' par coeur !
J'ai trop voulu fére à ma tête
Et ça m'a point porté bounheur ;
J'ai trop aimé voulouér ét' lib'e
Coumm' du temps qu' j'étais écoyier ;
J'ai pàs pu t'ni' en équilib'e
Dans eun'plac', dans un atéyier,
Dans un burieau... ben qu'on n'y foute
Pàs grand chous' de tout' la journée...
J'ai enfilé la mauvais' route !
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

(...)

Rapport de police sur Gaston Couté en 1901 (extraits)

Poète chansonnier, il fréquente les cabarets du quartier latin et de Montmartre. Actuellement, il chante presque tous les soirs au cabaret de "l'Ane Rouge", 30, avenue Tudaine.

Dans la journée, il travaille chez lui à composer ses chansons en compagnie de son ami Taveau, Antonin.

Il rentre généralement vers deux heures ½ du matin.

Couté gagne de 10 à 12 francs par jour. Ses parents, meuniers à Meung-sur-Loire (Loiret), lui envoie de l'argent presque tous les mois et il ne fait pas de dettes.

Il ne reçoit personne chez lui et en donne asile à aucun individu.

Il fréquente les chansonniers de Montmartre et du quartier latin. Il ne reçoit que des lettres qui lui sont envoyées par ses parents. Ses chansons, d'après les dires de Mme Bigot, propriétaire du café de "l'Ane Rouge" et de M. Depaquis, chansonnier, sont empreintes d'esprit libertaire. Ces personnes croient qu'il a été collaborateur à des journaux révolutionnaires, mais elles ne pensent pas qu'il soit dangereux.

Couté qui a collaboré "au Journal du Peuple" et au "Libertaire", prête son concours dans les soirées familiales ou concerts organisés par les anarchistes.

En résumé, cet individu professe des opinions libertaires et fréquente les milieux anarchistes. Il ne paraît pas être dangereux. Son nom est inconnu aux sommières judiciaires.

Voici son signalement : 1m70 environ - cheveux châains assez longs - imberbe - figure maigre - teint clair - nez un peu long - corpulence moyenne - Il est vêtu d'un veston noir et d'un pantalon de drap de fantaisie, étroit. - Il porte un chapeau de feutre mou noir.

Albert Camus et la revue « Témoins »

C'est au moins à partir de la révolte des mineurs asturiens en 1934 que Camus observa de près les événements de l'Espagne républicaine, fortement dominée par le mouvement anarcho-syndicaliste. En raison de ses liens avec Francine Faure (sa seconde épouse), il se rendit régulièrement dans les milieux des immigrés espagnols, en particulier ceux d'Oran. Le compte rendu de ces visites et la série d'articles dans *Alger républicain* sur l'exploitation coloniale de la population berbère, et finalement la censure qui frappa *Le Soir républicain* l'amènèrent à soutenir des positions pacifistes libertaires. Cette attitude apparaît clairement dans ses articles du *Soir républicain* de 1939 et de 1940 qui furent souvent écrit en collaboration avec Pascal Pia. (...)

D'une certaine façon, *Témoins* fut pour Camus un prolongement du *Soir républicain*, non plus sous forme pacifiste anarchiste mais sous forme de condamnation anarchiste et antimilitariste de la violence. (...)

C'est probablement dans l'entourage de *Témoins*, vers la fin des années 1950, que Camus s'est senti le plus à l'aise. (...)

On peut commencer une brève analyse des articles de Camus pour *Témoins* en 1954 avec "Calendrier de la liberté" où il souligne l'importance de deux dates pour l'histoire des mouvements libertaires : le 16 juillet 1936, début de la révolution espagnole, et le 17 juin 1953, révolte des travailleurs en RDA. Dans cet article, Camus associe déjà deux formes de révolte.

Après cela, Camus proposa de publier la lettre de Simone Weil adressée à Georges Bernanos, dans laquelle elle témoigne des excès commis par des anarchistes pendant la guerre d'Espagne. La publication de la lettre dans *Témoins* (n° 7, 1954) provoqua une discussion parmi les lecteurs libertaires français qui écrivirent à la rédaction de la revue. En même temps, ce fait démontre la capacité des anarchistes français à faire spontanément une autocritique à un moment où la gauche communiste et dogmatique nie ou défend l'existence de camps soviétiques.

Témoins publia par la suite « Le refus de la haine », préface de Camus au livre de Konrad Biber qui venait juste de paraître, « L'Allemagne vue par les écrivains de la Résistance française ». Camus y actualise les principes de la Résistance : comme la Résistance avait à l'époque rejeté la conception bourgeoise et pacifique de la paix, il aurait fallu qu'elle refusât alors la conception communiste de la paix qui maintenait le statu quo autoritaire en Europe de l'Est. Par cette attitude, il s'oppose catégoriquement à la série d'articles de Sartre « Les communistes et la paix ». L'éditeur de la revue catholique de gauche *Esprit*, Jean-Marie Domenach, écrivit une lettre de protestation. Camus défendit sa position dans le numéro suivant de *Témoins*. La divergence avec Domenach montre que la controverse entre Sartre et Camus était un sujet débattu dans les journaux anarchistes de l'époque, dont la plupart soutenaient sans partage la position de Camus.

En 1956, Camus rédigea une préface pour une édition spéciale de *Témoins* à l'occasion du 20e anniversaire de la Révolution espagnole. Il y clame sa solidarité avec les étudiants et les travailleurs espagnols, et critique les positions de Moscou, de Washington et de la gauche dogmatique française qui n'ont pas voulu la victoire du peuple espagnol. En automne 1956, *Témoins* publie plusieurs articles de Camus contre la répression de la révolte hongroise par les troupes soviétiques. De plus, la revue publie un débat amical avec l'écrivain hongrois Miklos Molnar. Contrairement à Camus, Miklos croit toujours en la capacité réformatrice des socialismes d'Etat de l'Europe de l'Est.



Albert Camus (1913–1960)

Dans le n° 18-19, on peut lire un hommage littéraire de Camus, « Pour Dostoïevski », où il dit comprendre le repli de l'écrivain russe sur la religion. Ce dernier cherchait les valeurs morales non historiques auxquelles Camus tenait également mais qu'il ne comptait pas trouver par la voie religieuse.

En décembre 1958, Camus critiqua dans *Témoins* l'exécution d'Imre Nagy en Hongrie.

Un appel à soutenir un "Comité pour la sauvegarde des réfugiés espagnols", créé juste quelque temps auparavant, fut la dernière contribution de Camus à *Témoins*.

À la mort de Camus, la revue publia un numéro spécial avec des souvenirs et des hommages. On y trouve, entre autres, les témoignages d'amis anarcho-syndicalistes et d'ouvriers du Livre. Rirette Maîtrejean y dit la grande estime de Camus pour le révolutionnaire Victor Serge, poursuivi par Staline. Robert Proix raconte que Camus reconnaissait s'être trompé en soutenant la candidature de Pierre Mendès France en 1956 et qu'il s'était tourné à nouveau vers les objectifs libertaires. ■

Une brève histoire du roman noir

(extraits)

Le roman noir est constitutif de la notion de "critique sociale", et cela depuis son *officielle* création, aux Etats-Unis, dans les années 20. Très vite, des auteurs, que l'on a appelé *hard-boiled* (durs-à-cuire), ceux qui ont connu la boucherie de la récente Grande Guerre et qui, de ce fait, n'ont plus beaucoup d'illusions, ne se contentent plus du « qui a tué ? », mais tendent plutôt à dire « pourquoi ? ». A cette époque, aux Etats-Unis, la violence s'impose, surtout en milieu urbain, effets pervers de la Prohibition, formation des ghettos, misère et guerres sociales, corruption politique, gangstérisme.

La littérature noire française était soit engluée dans les romans "pigalleux", gendarmes et voleurs, argot gabinesque à tous les étages (Bastiani, Le Breton, Simonin...), soit écrasée par la fureur de Simenon. Seuls quelques individus isolés (surtout Jean Amila), ne tombaient pas dans cette nasse et se distinguaient déjà.

Quand, après une autre fureur, celle de Mai 68, Jean-Patrick Manchette fit son apparition, il imposa, en très peu de temps, une *spécificité* au roman noir francophone. Ayant repris, peu à peu, les leçons du behaviorisme, et aidé par un style et des dialogues résolument contemporains, dépeignant des histoires tout aussi contemporaines (comme l'affaire Ben Barka), il donne un sérieux coup de balai et fera, bien évidemment, d'innombrables petits, quelquefois difformes (ce qu'on appelle le Néo-Polar). Mais on suppose qu'il a donné envie d'écrire à toute une génération d'auteurs, généralement issus de l'extrême-gauche, ceux-là même qui, à présent, font presque figure de grands anciens, de pépés confits, voire de père la morale. (...)

Si Manchette a imposé, d'une certaine façon, une spécificité du nouveau roman noir français, aidé en ça

Les cycles de CONFÉRENCES / DÉBATS



se tiennent à la
Bourse du Travail de St-Denis
de 19h00 à 21h00

L'Université Populaire de St-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Quelques titres repères

William Burnett : Le petit César (1929)
Dashiell Hammett : La Clé de verre (1931)
Don Tracy : La Bête qui sommeille (1938)
Horace McCoy : Un Linceul n'a pas de poches (1938)
Jean Amila : Y a pas de bon Dieu (1950)
Truman Capote : De Sang froid (1965)
Leonardo Sciascia : Le Contexte (1971)
Jean-Patrick Manchette : Nada (1972)
Maj Sjöwall et Per Wahlöö : Les Terroristes (1975)
Hervé Prudon : Mardi-Gris (1978)
Manuel Vazquez Montalban : Marquises, si vos rivages... (1979)
Jean Vautrin : Bloody Mary (1979)
Thierry Jonquet (Ramon Mercader) : Du passé faisons table rase (1982)
Didier Daeninckx : Meurtre pour mémoire (1985)
Chuck Palahniuk : Fight Club (1996)
Larry Beinhart : Le Bibliothécaire (2006)

par des auteurs aussi différents qu'Amila, ADG ou Vautrin, on peut affirmer que Didier Daeninckx, lui, a apporté au genre sa *légitimité*. En 1985, avec «Meurtre pour Mémoire», il évoque un événement caché, celé, voire oublié volontairement par pratiquement toute la société française, la manifestation des Algériens à Paris en Octobre 1961, horriblement réprimée par la police du Préfet Papon. Son roman n'était encore qu'un roman policier, où un flic de base entame une descente aux enfers, mais la critique en a repéré immédiatement l'importance. C'était dans un roman populaire, et uniquement là, que ce genre d'informations pouvait être remis à jour, ce qui a placé le roman noir sous les lumières des projecteurs, et sortant enfin des ornières du genre, du sous-genre. Après un tel choc, ça a roulé tout schuss.

Dorénavant, peu d'espaces de notre vie contemporaine sont oubliés par le roman noir. Il est devenu, peu à peu, l'un des petits bouts sombres de la lorgnette par laquelle des écrivains observent notre monde et en dressent une poignante ethnographie de première importance.

Ça fait un paquet de temps et de textes que le roman noir a gagné. Le roman policier est à enfoncer dans les poubelles de l'Histoire, le thriller dans les chiottes du néo-freudisme et le roman à énigme dans le compost du *sudoku*. Il nous reste à bousiller le polar, qui, s'il rime pauvrement avec soixante-huitard, rime aussi avec vicelard, ringard, connard, faiblard, etc. et maintient notre objet de passion dans les caves de la sous-littérature. Désormais ces putains de polars accompagnent efficacement la mondialisation (pour le plus grand nombre), le respect du pouvoir (toujours sous-jacent), le libéralisme (les lois du best-seller), et, quelquefois, l'internationalisme trotskiste (pour les plus "radicaux"). ■